

ne peuvent pas y tenir, ils faut qu'ils viennent voir...

Les grands troncs nus flambaient toujours. Ils frissonnaient, se tordaient, craquaient et gémissaient avec fracas dans l'enlacement de ce brasier qu'un souffle de démon attisait sans relâches. Mais, à la fin, lassé moi aussi par la fatigue, par l'intensité des sensations et par la grandeur de ce spectacle inouï, qui commençait à m'écraser, je sentis mes paupières s'abaisser lourdement, et l'antique Morphée s'abattre sur elles, sous une forme que je ne pus saisir exactement sur l'heure.

Quant à Horace, depuis longtemps il ronflait comme une forge, oubliant des ours...

ARTHUR BUIES.

LE Dr MARTEL

Le Dr L.-J. Martel est mort la semaine dernière, à Lewiston, Maine. Il est mort en chrétien, ayant à son chevet le R.P. Adam, provincial des Pères Dominicains en Amérique, deux Sœurs de Charité, sa famille en pleurs et tous ses confrères en larmes.

C'est bien fini cependant, il est mort, et toutes les couronnes qui recouvrent aujourd'hui la tombe où il est à jamais endormi, ne cachent que bien imparfaitement le vide béant que sa disparition laisse au milieu de ses compatriotes.

Il était jeune encore, n'ayant que quarante-neuf ans, mais si l'on s'arrête à considérer le chemin qu'il a parcouru, le travail et le bien qu'il a faits durant les vingt-six années qu'il a vécu à Lewiston, on comprendra facilement que la tâche qu'il a accomplie est justement enviable par un grand nombre qui le surpassent en âge. Il a beaucoup aimé ses compatriotes et a beaucoup fait pour eux. Il aimait sa profession et il étudiait toujours. C'était un excellent médecin, un chirurgien très habile. Sa résistance au travail était incompréhensible, son dévouement sans bornes. Il avait une grande douceur de caractère et une grande générosité du cœur. Il faisait peu de cas de la fortune : et bien qu'il ait toujours eu une nombreuse clientèle, il n'est pas mort riche.



La mort de M. Martel est une grande perte pour ses concitoyens d'origine française, qui le comprennent, nous en sommes sûrs, car son influence servait fortement leurs intérêts, mais elle est surtout une perte pour ses confrères à qui il prodiguait si libéralement ses conseils, répondant toujours volontiers à leur appel, que ce fût de jour ou de nuit, avec la même bienveillance et la même sérénité d'humeur.

Il laisse pour le pleurer, sa mère, deux sœurs Mme F.-X. Belleau, de Lewiston, et Mme Gratton, de Montréal, son frère Charles, de Lewiston, ses deux enfants bien-aimés, Marie-Louise et Raoul, et son épouse, née Alphonsine Germain.

Nous offrons à toute la famille de celui qui fut toujours un ami pour LE MONDE ILLUSTRÉ nos respectueuses condoléances.



FAMILLE DU DÉSERT

LE COMBAT DE MANILLE

(Voir gravure)

Le gouvernement américain est décidé à poursuivre, avec la plus grande énergie, la campagne des Philippins, et à détruire les forces insurgées.

Les détails reçus sur la bataille, livrée il y a quelques jours, montrent que l'action s'étendait sur une très grande surface de terrain.

Les lignes de combat des Philippins et des Américains formaient un demi-cercle d'un développement de dix-huit milles. Toutes les forces américaines, y compris un régiment de cavalerie et deux régiments d'artillerie, étaient engagées. Les Philippins avaient concentrés leurs efforts sur trois points : Calocan, Santa-Mesa et Galingatan et entretenaient une fusillade ininterrompue. Ils avaient même fait entrer en ligne plusieurs pièces d'artillerie, mais le 3e régiment d'artillerie américain parvint à réduire au silence la batterie insurgée de Galingatan, qui faisait le plus de mal.

Le combat cessa à minuit, pour reprendre à 3.45 h. avec une nouvelle violence sur toute la ligne.

Pendant vingt minutes, les Américains entretenirent un feu terrible, dans les ténèbres, sur les insurgés. Vint ensuite un nouveau repos et, au petit jour, les troupes américaines commencèrent à se porter en avant. A dix heures, elles avaient complètement tourné l'ennemi et enlevé une dizaine de villages qui formaient la ligne extérieure des retranchements philippins.

Un des épisodes les plus sanglants de cette bataille s'est passé à la prise du village de Paco.

Les Philippins s'étaient réfugiés dans l'église et dans le couvent, dont ils occupaient en nombre le premier étage. Il était impossible de les déloger. Le colonel américain Dubosc, avec des volontaires, parvint à pénétrer à l'intérieur de l'église bâtie en bois, et à mettre le feu aux cuivres inférieurs, puis il se retira.

Le capitaine Dyers, avec une batterie du 6e d'artillerie, commença alors à bombarder la position, que le régiment de Californie s'efforça ensuite d'enlever d'assaut, mais sans y parvenir. Les hommes n'arrivaient pas à escalader les escaliers qui conduisaient aux étages supérieurs.

On dut se résoudre à attendre que le feu fit son œuvre et forçât les Philippins à évacuer la place. Beaucoup furent tués au moment où ils cherchaient à s'échapper : cinquante-trois furent faits prisonniers.

Le général Otis estime à 20,000 hommes le nombre des insurgés qui ont pris part à l'action, et à 13,000 celui des Américains. Ces derniers ont perdu, d'après les listes communiquées jusqu'à présent, environ 40 tués, dont le major MacCœuille, du régiment d'Idaho, et 200 blessés.

Le 14e régiment d'infanterie régulière a particulièrement souffert.

Deux hommes de l'équipage du *Monadnock* ont été blessés par des coups de feu tirés du rivage.

Le tir des navires de guerre a causé de grandes pertes dans les rangs insurgés.

Le président Mac Kinley est disposé à envoyer au général Otis tous les renforts qui seront demandés.